

COUR CRIMINELLE.

Samedi 1er. decembre—Charles Peters, trouvé coupable d'avoir crevé un œil à George Palmer, a été condamné à la prison pendant six mois.

Mobilis, 28 Novembre.

La corporation vient de passer un contrat avec Mr. Grant de Baltimore pour fournir une machine à drager pour être livrée dans le port de la Nouvelle-Orléans. L'objet de cette machine est, comme on peut se le rappeler, de nettoyer et de presser le Chactaw communément appelé la passe Inzer afin que les bâtiments puissent venir directement en ville et s'éviter, par ce moyen, le circuit et la route généralement périlleuse de la rivière Espagnole.

La commission chargée du gouvernement général, s'est chargée de la suite de cet ouvrage qui doit être exécuté conformément au rapport qui a été fait l'année dernière par les ingénieurs. Lorsque ce but sera rempli, et que les trois bords auront été placés d'après l'acte de la dernière session du congrès, toutes les difficultés que l'on rencontre dans la navigation de notre port auront été surmontées, et notre rade sera d'un abord aussi favorable qu'aucun autre de la côte des États-Unis d'un fort tonnage, on pourrait ajouter à ces améliorations celle de l'érection d'un Phare à la pointe Chactaw.

Remarques éditoriales de l'Abaille.

Une mesure de l'importance de celle dont nous donnons ici le détail, doit singulièrement influer sur le destin de la Mobile. Déjà les préjudices en ce point s'y sont considérablement accrues, et il est à croire que, si le succès couronne l'entreprise, la grande culture prendra un nouvel essor sur les bords d'une rivière qu'on pourra remonter très haut, dès que la barre sera devenue praticable.

On ne peut qu'approuver le bon esprit qui dirige, en cela, l'administration de la Mobile; et le système qu'elle adopte est tout autrement entendu que celui d'une parcimonieuse économie, dont les résultats sont toujours funestes au pays. Ce n'est pas un genre de dépenses dont le public ne se plaint jamais; auxquelles, au contraire, il est engagé de contribuer. Ce sont celles qui tendent directement à l'accroissement des richesses et de l'industrie. C'est un principe que nos Aldermen ne devraient jamais perdre de vue; et lorsqu'on les voit agiter les questions minutieuses et puéris, sur quelques réverbères à réformer, sur des commissaires à réduire; quand on leur voit attaquer de haute lutte les dispositions qui tendent essentiellement à la salubrité, à la circulation, à la plantation des arbres, le dessèchement des marais qui avoisinent notre ville, on est forcé de déplorer, en toutes ces choses, l'entier oubli des vrais principes de l'économie politique.

En effet, de toute part la ville d'Orléans, et la riche contrée dont elle est l'entrepôt obligé, voient s'accroître leurs produits et leurs richesses. C'est donc à faciliter d'abord la création des produits, de l'autre côté l'écoulement, que doit tendre le génie de notre administration; et pour peu que nos magistrats y réfléchissent, le défaut de police, le manque de sûreté, et l'insalubrité, sont les principales causes qui doivent nuire tôt ou tard à la prospérité de notre ville; et plusieurs années ne s'écouleront pas sans que la rivalité de la Mobile s'y fasse sentir, à moins que l'on ne prenne toutes les mesures possibles pour en prévenir les effets.

Or la police étant le pivot sur lequel roule tout le système de nos améliorations, les vœux étendus et justes qui ont déjà produit des effets heureux doivent être suivies sans relâche. L'avéglément le plus obstiné ne pouvait méconnaître la différence immense qui existe entre la ville d'il y a dix ans, et la ville d'aujourd'hui! Cependant, une sorte d'inertie semblait avoir prévalu, elle paraissait avoir paralysé notre administration, jusqu'au moment où la construction des trottoirs a été entreprise; elle tendait enfin à rétrograder dans le système des améliorations, et le Conseil se contentait d'une popularité basée sur de faux principes d'économie qui, dans tous les cas, n'abusent le public qu'un moment, et ne s'appuyent généralement que sur des calculs puérils qui dénotent un défaut absolu de connaissance administrative.

Il est à croire, maintenant qu'une élection honteuse a ramené l'ensemble et le bon accord dans le conseil, que des combi-

naisons plus vastes, des vœux plus libéraux, vent bientôt des mesures plus libérales. La police, à prendre une toute autre direction, sera bientôt dirigée par un homme d'état, dont l'exécution ne sera plus entravée par de misérables lésineries, que l'on décoré en vain du titre d'économie. L'ordre est l'économie des administrations, tandis que la parcimonie en est la ruine.

Correspondance Particulière.

ESPAGNE.—Madrid, 3 Septembre. Correspondance Particulière.—Un courrier, expédié de Valence par le général Longa, est arrivé avant-hier, apportant la nouvelle que l'insurrection de Catalogne a déjà gagné la partie du royaume de Valence qui touche à cette province.

Un conseil de ministres s'est tenu hier chez M. Salazar, ministre de la Justice et président du conseil, et il a été décidé que tous les officiers en congé indéfini, qui se trouvent dans les provinces de Catalogne et de Valence, en seront retirés pour être envoyés dans la Galice. Il parait que beaucoup de ces officiers se sont joints aux carlistes, et qu'ils en commandent des bandes plus ou moins considérables.

Le général Monet est parti hier en poste pour la Catalogne, où il est nommé commandant en chef des forces de S. M. destinées à agir contre les rebelles. Plusieurs rencontres ont déjà eu lieu entre les troupes du Roi et celles des insurgés, qui-presque toujours ont eu l'avantage. Cela n'est pas étonnant, car les rapports des autorités locales s'accordent à faire monter leurs forces à 12,000 hommes au moins.

M. Balboa, intendant de la police de Madrid, est arrivé à Grenade; mais, le jour de son arrivée dans cette ville, il a fallu tenir la troupe sous les armes pour maintenir la tranquillité publique, et pour empêcher cet ex-fonctionnaire public d'être assassiné.

On ne sait pas encore que M. Recacho soit arrivé à Oviédo, où il parait qu'on lui prépare un accueil semblable à celui que l'on disposait à M. Balboa à Grenade.

La revue d'Edinburgh.

L'ADMINISTRATION.—Le dernier numéro de l'Edinburgh Review contient un article sous le titre général de "La Présente Administration," dans lequel l'auteur parle de la situation politique et des circonstances où se trouve la Grande Bretagne, d'une manière plus hardie qu'aucune chose que nous ayons vue dernièrement venant de ce pays. Il décide nettement que si les ministres retirés, restaient en pouvoir, ils ne pourraient le faire qu'avec "l'engagement de s'opposer à toute réforme, de résister de toutes leurs forces à l'esprit du siècle, et de maintenir des abus sur la nature desquels la nation devient de jour en jour plus éclairée," et "qu'ils ne seraient pas maîtres, même s'ils en avaient l'inclination, d'agir autrement. Et, continue-t-il, de quelle manière finira tout cela? Nous répondons sans hésiter, que si l'on persiste dans cette conduite, si l'on maintient ces conseillers, et que l'on suive leurs conseils, une révolution en sera la conséquence, une révolution sanglante où rien ne sera épargné,—une révolution qui fera frémir ceux qui en entendent parler, dans les pays les plus éloignés, dans les temps les plus reculés. Tout le monde sait que les classes moyennes en Angleterre, ont de l'attachement pour les institutions du pays; mais non par un attachement tout à fait partial et aveugle. Elles connaissent ce qu'il y a de bon dans le système, mais elles en voyent aussi les défauts; et le désir de le purger de ces défauts se fait sentir et s'accroît tous les jours. Si en même temps que ce désir acquiert de forces, le gouvernement devient de plus en plus mauvais, les conséquences en sont claires et évidentes. Même actuellement, il est impossible de se déguiser qu'il se forme dans le sein de cette classe, une secte Républicaine, aussi téméraire, aussi extraordinaire, aussi peu portée à respecter l'antiquité, aussi peu scrupuleuse dans le choix des moyens, et attachée avec autant d'enthousiasme à ses fins, que les Jacobins de la Révolution Française même,—mais bien supérieure aux Jacobins Français en pénétra-

tion et en connaissances—en prudence, en patience et en fermeté. — Ce sont les hommes qui ont été formés par sous ce régime, qui ont fait tout le bien de ce qui ne sert qu'à l'ornement—de ce qui ne sert qu'à former un bel extérieur; ils ne sont composés que de peris de muscles et d'os."

Il se formerait un fort parti démocratique parmi les classes qui ont de l'éducation. Dans les classes les plus basses et les plus nombreuses de la population, ceux qui ont une opinion à eux, sont déjà tous démocrates. Dans les villes manufacturières, ils sont déjà devenus formidables; et cela n'est pas étrange, car c'est à cette classe que les défauts du système se font sentir avec plus de force. La différence d'une monarchie constitutionnelle à une monarchie limitée, n'est rien du tout en comparaison d'un dîner d'un seul repas par jour, avec trois repas. C'est une petite consolation pour un homme qui n'a pas déjeuné et qui n'espère pas avoir de quoi souper, de savoir que le Roi ne possède pas un pouvoir discrétionnaire, et qu'on ne peut pas lever de troupes en temps de paix, sans le consentement du Parlement.—Parmi cette classe, notre Gouvernement avec toute sa liberté, est actuellement moins populaire que s'il était despotique,—et même beaucoup moins!

—A l'époque de la révolution française, en 1790, les campagnes autour de Lyon étaient en grande partie peuplées d'Anglais, plusieurs même y étaient devenus propriétaires. La commune de St-Cyr, au Mont-d'Or, par sa position si heureuse et ses charmans paysages, les avait surtout attirés. Ce qui est remarquable, c'est que les familles Pitt et Canning y avaient fixé leur séjour. On trouve dans l'église de St-Cyr une pierre sépulchrale sous laquelle est renfermée la dépouille mortelle de Joseph Blount, mort à l'âge de quarante ans. Ce monument fut élevé en 1793 par Marie Canning, son épouse et sœur du ministre qui vient de mourir.

Conseil de Ville.

Séance du Samedi 1er. Decembre 1827. Lecture est donnée du journal de la séance précédente et des communications.

M. Canonge propose de planter des arbres pour la résolution en vue de renvoyer jusqu'à nouvel ordre le des terrains rétrocedés par le gouvernement.

Le maire propose de faire repeindre la grille d'entour de la place afin de la préserver de la rouille.

Sur motion de M. Burthe l'autorisation est adoptée en ajoutant à l'acte de faire faire à la grille les réparations nécessaires.

Une proposition est faite par les propriétaires des maisons faisant face à la levée, entre les rues de l'Hopital et du Quartier, afin de transiger à l'amiable les procès pendans au sujet des prétentions de ces propriétaires sur les terrains qui sont entre leur rue et la levée. Renvoyé à un comité, composé de Mrs. Canonge, Burthe et Bacas.

Une proposition est faite par le sieur José Maria Fernandez pour bâtir un édifice à l'angle de ceux qui accompagnent la pompe à feu, renvoyé à un comité.

Une pétition de plusieurs citoyens propose de leur permettre de composer une garde à cheval de six hommes montés et équipés à leurs frais moyennant une rétribution de \$60 par mois pour chaque homme. Renvoyé à un comité composé de Mrs. Burthe, Blanc et Philips.

Pétition d'un citoyen qui occupe la maison de M. Perilla pour élever, sur le trottoir, un poteau comme ceux employés à suspendre les réverbères, afin d'y placer une enseigne qui puisse être aperçue du fleuve.

Cette pétition est soutenue par Mrs. Canonge et Burthe, combattue par Mrs. Lanna et Blanc qui pensent qu'une telle concession en freindrait l'ordonnance dernièrement rendue pour faire disparaître toute espèce de poteaux supportant les tentes &c. la question mise aux voix, le conseil est partagé et le casting vote du recorder fait rejeter la pétition.

M. Lanna rapporte que les frais faits pour la traduction, et pour dix copies du mémoire de M. Moreau Lislet au congrès, sont appréciés à la somme de 150 piastres pour le traducteur et de 100 pour le copiste. Après une légère discussion, cette somme est allouée.

La discussion s'ouvre ensuite sur l'ordonnance concernant la ferme des charrettes, voitures &c. et cette ordonnance, après quelques modifications est adoptée.

Le conseil se renferme à huis-clos pour déterminer le minimum de plusieurs fermes dont les adjudications auront lieu incessamment.

FEUILLETON.

A Mr. l'Éditeur de l'Abaille.

MONSIEUR—Comme son silence porte à croire que les forces de votre *Insalide* se sont épuisées dans les deux premiers morceaux publiés dernièrement dans le feuilleton de votre journal, vous pouvez, en attendant qu'il reprenne haleine, faire tel usage qu'il vous plaira de l'échantillon que je vous envoie des productions indigènes du poétique cerveau de votre très humble serviteur.

BLANCAI.

Je veux chanter Jackson, qui peut m'en empêcher? Est-ce vous M... grand conteur de sottises, Alex vous avez beau sans cesse en l'air croquer sa vanne retomber toujours sur les limites. A quoi bon! nous donner des quatorze raisons en style digne de tout des petites raisons? Peinez-vous nous charmer par vos raisons frivoles? Revenez, croyez-moi, vos froides hyperboles.... Voilà l'exorde fait: poursuivons nos travaux, Muse! chantons Jackson la perle des héros! Méditez ses exploits, échos de Pensacole! Combien il fut éloquent envers le Séminole! Et des *Criks* qu'il vainquit, combien de grains de canons

Brûlèrent en son sillon les canons reconnaissants. Sa valeur a partout égalé son passage! La Mobile en conserve un bien précieux gage.... Et vous murmurez qu'il n'est que rempli de son nom. Venez à votre tour nous parler de Jackson. Quoiqu'on dise en tous lieux que vous n'avez d'écailles

Vous avez de Jackson entendu les merveilles. O Nouvelle-Orléans! quel être ton bonheur Janvier ramènera ton aimable sursourcil! Prépare des lazzaris, ornes en la quinzaine. Dont son modeste front vient recevoir l'offrande: Montre-lui tous les canons, tous de sentiment. Dis-lui de draper l'immortel monument Destiné pour transmettre à la race future Son respect pour les lois et la magistrature; Et tant d'autres exploits, tous aussi glorieux, Dignes d'être contés à nos derniers neveux. Mais dont je m'abstiens de retracer l'historique De peur d'en affaiblir le mérite et la gloire. Du peu que j'en ai dit il suffirait cependant Qu'on devrait le choisir pour notre président. Mais hélas! c'en est fait: la cabale et l'envie S'élèvent contre lui les fustes de la vie; Nous devaient son cœur rongé d'ambition. Plein de fiel, plein de haine, affreux passion Qui souilla tout le cours de sa longue carrière; Et sur ce qu'il a fait disent on qu'il peut faire. Ainsi jugez toujours l'aveugle genre humain! Mais, remettez la suite en un autre prochain. Poète à la Haie 26 Nov. 1827.

ESPRIT-BLEU.—Les Indiens Shawanese habitent les bords de l'Ohio, comme les Osages habitent les rivages du Missouri; ils ont les mêmes mœurs, mais une langue un peu différente. Ils vivent en relations de bon voisinage avec les Américains de l'état de l'Ohio, de qui ils ont pris l'exemple de la culture du maïs, des fèves et des citrouilles. Leur chef, Watoh, ou l'Esprit Bleu, que les Américains ont baptisé du nom de John Perry, a coutume de faire de fréquents voyages à la ville de Pike, où il se régale d'épis verts de maïs bouillis, de bons vins soi-disant d'Europe et d'excellentes boeufsteaks. Les réglemens municipaux consacrés par la législature des Indiens aux hôteliers de vendre de l'eau-de-vie aux Indiens.

Le mercredi 4 juillet, l'Esprit-Bleu s'était rendu à la taverne qui a pour enseigne le colonel Bassnet, avec un de ses compatriotes appelé *Titobasi*, c'est-à-dire *Sans-Oreilles*. Le vin et surtout les liqueurs spiritueuses, qu'on leur donna en contravention aux ordonnances de police, échauffèrent les deux convives. L'Esprit-Bleu se rappela tout à coup que *Sans-Oreilles* lui avait enlevé l'année d'au paravant l'une de ses femmes, et il lui en fit reproches en termes peu mesurés. *Sans Oreilles*, qui l'avait d'abord écotté avec quelque patience, fit des gestes menaçans; alors l'Esprit-Bleu saisit un tabouret pour le jeter à la tête de son ami intime. Eh quoi! John Perry, s'écrièrent les assistans, voudriez-vous tuer un de vos frères? Ces mots pacifiques ne firent qu'enflammer la fureur du sauvage. Il tira, de dessous la couverture qui lui servait d'habillement, un grand couteau, dont il frappa toutes les personnes qui se trouvaient là fut le plus maltraité. Il reçut neuf coup sur l'un et l'autre bras et trois de ces coups lui firent des plaies assez profondes.

Sans-Oreilles avait fait une retraite précipitée. John Perry ou l'Esprit-Bleu fut enfin saisi et garotté à un poteau. Pendant qu'on était allé chercher les officiers de justice, l'Esprit-Bleu, qui avait un autre petit couteau caché sous ses vêtemens, s'en servit pour couper les cordes qui le retenaient, et s'enfuit.